

NAHAR MISRAÏM

BULLETIN DE LIAISON

de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Egypte

MARS 2001 N° 5

ISSN: 0249-8073

EMAIL: aspcje@ifrance.com

Secrétariat: André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS

Ce bulletin est adressé uniquement à nos adhérents ou abonnés au bulletin, qui ont réglé leur cotisation. Ceux qui n'ont pas reçu les numéros précédents, peuvent nous les réclamer, en nous écrivant.

N'oubliez pas qu'il n'est jamais trop tard pour adhérer à notre association (150 frs par an) ou pour s'abonner uniquement au bulletin de liaison (50 frs par an). Le bulletin d'inscription se trouve au verso.

CONVOCAATION A L'ASSEMBLEE GENERALE

L'assemblée générale aura lieu le

DIMANCHE 24 JUIN 2001 à 10h 30

au F.I.A.P. Jean Monnet, 30 rue Cabanis 75014 Paris. Métro: Glacière.

La réunion sera suivie d'un déjeuner-buffet dans un restaurant proche du F.I.A.P.

Pour compléter cette journée nous vous proposons dans l'après midi:

Une conférence et des débats sur le Judaïsme égyptien

L'inscription est obligatoire. Elle doit nous parvenir avant le 1er juin 2001.

La participation à l'assemblée générale, au déjeuner et aux activités de l'après-midi, est de :
150 frs.

La participation aux activités de l'après-midi uniquement, est de: **50 frs** pour les adhérents et **60 frs** pour les non adhérents.

✂ _____

BULLETIN D'INSCRIPTION A LA JOURNEE DU 6 MAI 2001.

NomPrénom.....

Adresse.....

Ville.....code postal:.....

Téléphone.....

- Participera à l'assemblée générale, au déjeuner et aux activités de l'après-midi:

Nombre de participants:.....x 150 frs =

- Participera aux activités de l'après-midi uniquement.

Nombre de participants:.....x 50 frs (adhérent) =ou x 60frs (non adhérent)

Veuillez envoyer votre règlement par chèque libellé à l'ordre de A.S.P.C.J.E,
à André Cohen, 8 rue des Tanneries, 75013 Paris.

DES QUESTIONS ...

La reprise d'activité de notre association, la parution devenue régulière du bulletin de liaison, l'édition du livre "Alexandrie et autres récits de Jacques Hassoun" nous ont permis de recueillir de nombreux témoignages de soutien et d'encouragement à poursuivre et même à développer les activités de rencontre.

Mais ce démarrage s'accompagne aussi de questions qui nous sont adressées: que recherchez vous ?, que voulez-vous sauvegarder ?, que veut dire "sauvegarder le patrimoine" ?, êtes-vous une officine de nostalgiques rêvant d'une Egypte qui n'existe plus ?, que veut dire "Juif d'Egypte" ?, Y a-t-il encore un lien qui unit les Juifs d'Egypte dispersés dans le monde ? ...

Ces questions directes, nous nous les posons aussi, au sein du groupe qui anime actuellement l'association, comme elles se sont posées aux fondateurs de notre association, au moment du lancement de la *revue Nahar Misraïm*

Et les réponses? Elles sont à l'image de la diversité des Juifs d'Egypte et de leur itinéraire d'adaptation hors d'Egypte, c'est-à-dire qu'elles sont multiples. Les réponses peuvent-elles être identiques pour les descendants de Juifs ayant vécu en Egypte depuis des siècles, baignant dans une culture judéo-arabe, et les descendants de Juifs arrivés en Egypte vers la fin du 19e siècle et le début du 20e, venant de Turquie, de Grèce, de Syrie-Liban, de Palestine, d'Irak, de Russie, d'Italie etc ? Certains de ces Juifs ont gardé leur culture d'origine: judéo-espagnole, judéo-syrienne, yiddish, ...Les réponses peuvent-elles être les mêmes pour ceux qui vivent en Israël et qui doivent *construire* une identité nationale à partir de ce qu'ils ont en commun en gommant leurs différences et ceux qui vivent dans de vieux pays, qui éprouvent le besoin de garder le souvenir d'une histoire particulière qu'ils souhaitent transmettre ?

Je constate, suite aux témoignages reçus récemment, que c'est le besoin de reconnaissance, né dans l'exil, d'une histoire commune, s'étalant principalement des années 1920 à 1956, caractérisée par le vécu d'un mode de vie particulier en marge de la société arabo-égyptienne, par une culture fortement imprégnée par l'influence occidentale, et aussi par des imbrications de liens familiaux.

Il apparaît que c'est cette tranche de l'histoire commune que nous souhaitons, peut-être, transmettre, comme un prolongement de nos racines lointaines, qu'elles soient ancrées dans l'Egypte profonde, ou bien dans les pays d'origine de nos aïeux qui ont été attirés, à un moment donné, par la terre d'Egypte.

C'est avec vous, amis lecteurs, que nous allons continuer à apporter des réponses, d'autres réponses.

David (Dario) Yohana

A l'occasion de PESSAH, commémorant la première sortie (!) des juifs (les Hébreux) d'EGYPTE, nous vous souhaitons une bonne et heureuse fête.

✂-----

BULLETIN D'ADHESION

Notre association ne vit que grâce aux cotisations de ses membres. Veuillez remplir le talon d'adhésion ci-joint à retourner à l'adresse de l'association:

A.S.P.C.J.E. chez M. André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS.

Nom : Prénom :

Adresse :

CP : Ville : Tél. :

désire participer à l'action de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Egypte, en qualité de:

Membre adhérent (cotisation 150 FF par an ou 22,87 euros)

Abonnement au bulletin uniquement: (cotisation 50 FF par an ou 7,62 euros)

et vous adresse ci-inclus le montant de ma participation, (par chèque pour la France uniquement libellé à l'ordre de l'A.S.P.C.J.E.)

4 FEVRIER 2001: RENCONTRE AVEC LES SOUSCRIPTEURS ET AMIS
pour la remise du livre "Alexandrie et autres récits de Jacques Hassoun"

15 heures. Tout est prêt à la Galerie Mansart. Nous attendons les invités qui ne tardent pas à arriver progressivement. Ce sont pour beaucoup des souscripteurs de l'ASPCJE et des amis de Jacques et Pascale Hassoun. Beaucoup sont des amis de longue date de l'association; il est très agréable de rencontrer aussi beaucoup de nouveaux visages, vraisemblablement lecteurs du bulletin, avec lesquels nous avons le plaisir de faire connaissance.

Dans la salle rectangulaire un petit air de fête: aux murs, une cinquantaine de peintures de Evenor CRIGA - peintre guadeloupéenne- aux couleurs fraîches, deux tables couvertes de livres, de documents, de périodiques beaux et émouvants ayant appartenu à Jacques, une table pour la remise et la vente des livres, des bulletins de l'association, des questionnaires, et bien entendu la table pour le "pot d'accueil".

Vers 16 heures, André Cohen prend la parole pour expliquer les conditions difficiles qui ont jalonné l'édition du livre sous la conduite d'Emile Gabbay. Pascale Hassoun s'adressera ensuite aux invités et David, son fils, dira quelques mots pour remercier ceux qui ont oeuvré à la réalisation de l'ouvrage.

Les principaux centres d'intérêt de l'après-midi furent la découverte du livre de Jacques, le plaisir de se retrouver ou de faire connaissance - ce plaisir se lisait sur les visages - , et l'intérêt intense devant les livres sur l'Egypte comprenant des sujets passionnants - comme le livre sur la genèse de la ville d'Héliopolis -.

Ce fut fort agréable d'observer que nos invités comprenaient plusieurs générations. Quelques jeunes de 15 à 20 ans nous avaient fait l'honneur de leur présence.

La leçon paraît évidente : d'une part le livre était bien attendu, et d'autre part les rencontres suscitent l'intérêt. Il faut donc les renouveler. Nous le ferons, comptez sur nous.

Joe Chalom

NOTES DE LECTURE

MEMOIRES D'UNE EGYPTTE PERDUE de Colette Rossant. Ed. Albin Michel 1999.
(ou le thé colonial selon l'opinion de Rosy Kowsman.)

C'est un livre de souvenirs avec des recettes de cuisine. Le texte de la couverture résume ainsi le livre:

"De son enfance caïrote, Colette Rossant a conservé un goût inoubliable, mélange d'odeurs sucrées et de saveurs épicées. C'est dans les cuisines d'une vaste demeure située sur les bords du Nil que cette petite fille, née en France, arrivée en Egypte à l'âge de cinq ans, va découvrir ce pays jusqu'alors inconnu. Avec sa grand-mère, aidée par le chef Ahmet et Aïcha, elle s'initie aux secrets d'une gastronomie raffinée, métissée et cosmopolite, qui honore et célèbre les grands comme les plus simples événements de la vie quotidienne."

Parmi les 43 recettes décrites, citons: koftas, sémites, ta'amiya, tahina, babaghanouche, foul médamès, sambusaks, mouloukheya, lahma makheliya, kobeibas, machehi kromb, loubiya.

Du sommaire, je retiens le mot POKER loisir partagé par les égyptiens dits "européens" (afrangis).

Jeu pour rétablir la vérité:

L'auteur fait usage de l'huile d'olive. Etait-ce le cas à votre époque?

Répondez, en nous écrivant, par oui ou par non pour les plus pressés, et/ou en évoquant vos souvenirs pour les autres. Un tirage au sort public aura lieu lors de notre prochaine rencontre. Le lot gagnant est, soit un exemplaire du livre, soit 3 bouteilles d'huile d'olive (d'Egypte !), à votre convenance. Pour ce faire, le nombre de réponses devra être supérieur à 10.

Albert Soullam

LE TEMPS DES FLEURS ou SENTEURS DE MON QUARTIER

Je ne peux évoquer le moindre souvenir de mon enfance ou de ma jeunesse au Caire sans qu'il ne soit inévitablement accompagné d'un large bouquet de senteurs, de parfums de toutes sortes. Parfums des produits de la terre et des arbres qui font paraître bien mièvres les fruits et légumes des pays à l'ensoleillement chiche et rationné. Parfums (!) de la rue où se mêlaient l'odeur de la poussière inévitable qui envahissait tout, celle des crottes de chevaux des fiacres, des ânes traînant leurs carrioles, des chèvres ou des maigres génisses que promenaient des marchands de lait "à domicile". Parfums d'épices exotiques, safran, curcuma, poivre, cumin, coriandre, etc ..., des légumes fraîchement cueillis, ou ceux dont la fraîcheur avait disparu sous la morsure de l'implacable soleil d'Égypte, étalages des viandes elles aussi menacées de faisandage accéléré sous l'action de ce même soleil, parfums des brûleries de café, de graines de pastèques et de tournesol ainsi que de cacahuètes, odeur écoeurante que dégageaient les gargotes populaires qui débitaient la bière des pauvres, la *bouza*, servie dans des demi courges évidées et séchées, les *'ar'ha*, odeur du pain *baladi*, croustillant frais sorti des fours arabes, mille et mille arômes embaumant ou puanteurs repoussantes qui se bousculaient jusqu'aux narines accoutumées à ce voisinage.

Pourtant, comme toute mémoire, même olfactive, sélectionne souvent le plus agréable, et le plus cher à l'esprit, c'est le parfum des fleurs qui me revient pour aviver le souvenir nostalgique des jours heureux disparus à jamais.

Le plus capiteux de ces parfums était celui du jasmin qui poussait à tous les coins de rue et dans tous les jardins même les plus modestes. Comme les filles étaient séduisantes quand elles soulignaient leur charme, du parfum de ces minuscules corolles enfilées en bracelets et colliers, payés trois sous, que nous leur offrions galamment. Ah! qu'il était également envoûtant l'arôme des tubéreuses qu'elles piquaient dans leur coiffure. Cette fragrance est toujours indissociable du souvenir des soirées de promenades au bord du Nil, des séances de cinéma "en plein air" ou des longues ballades qui se prolongeaient dans la douceur des soirs d'été.

Je me souviens également combien je me grisais des senteurs de certains fruits, melons, mangues "*hindi*" ou "*sennara*" (hameçon) parce qu'elles en avaient la forme, dattes jaunes sèches ou rouges qui happaient la langue, ou noires gluantes et savoureuses, et surtout des goyaves dont on humait le parfum dans la rue, alors que la voiture à bras du marchand apparaissait au loin.

Combien je me souviens des divers fruits que ma mère accommodait avec art, et dont l'odeur évoluait avec la cuisson. Jamais bocal de confiture ne restituera pour moi ces parfums disparus mais encore présents dans mon esprit, j'allais dire dans mon cœur.

Chaque année au printemps intervenaient deux événements que je n'ai plus retrouvés depuis mon exil. La confection des confitures de roses, et la distillation de l'eau de fleurs d'oranger.

Le marchand ambulant qui avait acquis la clientèle fidèle et saisonnière de maman, se pointait toujours à la même période avec son large panier rempli de roses. Commençait alors une négociation âpre et animée, sorte de "Kennedy round" miniature ponctuée de protestations, de ruptures, de reprises, d'arguments divers et se terminait dans une bonne humeur qui me stupéfiait, moi qui avait été impressionné par la véhémence de la discussion. Ensuite, corvée de pétales que l'on détachait avec mes soeurs et préparation de cette fameuse confiture que j'appréciais peu, en fait, la trouvant douceâtre. Mais la maison était envahie du parfum des roses pour plusieurs jours.

La fleur d'oranger, elle, était pour tous un des cadeaux que le printemps égyptien offrait à la ronde, dans les vergers et les jardins du pays. C'était aussi le temps venu d'en extraire l'essence si chère aux peuples d'Orient. Là aussi ma mère faisait ample provision de cette fleur qu'elle devait traiter selon la tradition et les critères qui lui avaient été transmis depuis des générations. Pour l'affaire, nous mobilisions notre "salle de bains", petit réduit aveugle carrelé au sol et aux murs et nous y amenions l'alambic. J'étais fasciné par cette installation. Le corps principal, en cuivre rouge, où on avait fait macérer les pétales, était posé sur la source de chaleur, le réchaud à pétrole, le fameux "*primus*". Ce corps principal était surmonté d'un couvercle en forme de cône bordé d'une gouttière que l'on arrosait régulièrement d'eau froide pour hâter la condensation de la vapeur qui s'y accumulait à l'intérieur. Le produit de cette condensation aboutissait dans un tuyau, toujours en cuivre, qui partant du récipient où bouillait la mixture, se terminait en coude par un tube effilé. L'élixir était ainsi recueilli dans des bouteilles placées sous le tube. Je regardais avec fascination les gouttes perler puis tomber avec lenteur et grâce dans la bouteille, et attendait avec une patience infinie que cette dernière soit remplie pour en placer une autre. L'étanchéité de tout l'appareil était réalisée par une sorte d'argile jaunâtre "*téfl*" que l'on appliquait généreusement à toutes les jonctions, et que l'on utilisait ensuite sur les bouchons de bouteilles remplies pour assurer une meilleure conservation du précieux liquide. Je passais la journée à contempler sans me lasser le déroulement du processus, jusqu'au moment où la concentration de l'essence ayant baissé au point de ne plus présenter d'intérêt, on y mettait fin.

Nous avons reçu un courrier très enthousiaste d'Albert Pardo, de Marseille, qui est prêt à collaborer au bulletin, en l'alimentant avec de nombreux articles. Nous en sommes enchantés. Commençons par son poème: en "Hommage au Pays et à la Ville qui m'ont vu naître".

A L'EGYPTE ETERNELLE

A ALEXANDRIE LA BELLE

SOUS TON CIEL BLEU

Sous ton ciel bleu
J'ai vu le jour.
Sous ton ciel bleu
J'ai été comblé d'amour.
D'abord, celui de ma famille
Puis, celui de mes amis
Enfin, celui de mon épouse chérie.
Sous ton ciel bleu
Les fils du Nil
M'ont abondamment octroyé
Considération, Confiance, Amitié.
Sous ton ciel bleu
Je me suis toujours efforcé
De mériter ce qu'ils m'ont donné.
Loin de ton ciel bleu
Je clame sans cesse
Ta générosité et ta gentillesse
Et, si le célèbre adage ne ment pas
Qui dit : " QUI A BU L'EAU DU NIL EN BOIRA "
Alors, je reviendrai me désaltérer
Aux Sources de l'Hospitalité,
Sous ton ciel bleu.

Albert Pardo garde de l'Egypte, une vision remplie de bonheur. Dans son courrier, il rapporte sa participation à l'atelier d'écriture, animé par Nadia Hassine:

"Pour moi, mes années passées en Egypte sont parmi les plus heureuses de mon existence et j'ai été très marqué par ma vie là-bas. Plusieurs éléments y ont contribué:

1 - Nous étions une famille de sept frères et trois soeurs vivant sous l'égide d'un père très éclairé, un chef de tribu, mais dans la bonne acceptation du terme, et d'une mère entièrement dévouée à sa famille.

2 - Mes années de classe m'ont laissé un souvenir de bonheur inoubliable.

3 - Ma jeunesse et mon adolescence ont été entourées d'amitiés sincères, notamment à la MACCABI (scoutisme).

4 - Ma vie d'adulte a été marquée par mon mariage avec la soeur de mon meilleur ami (nous sommes mariés depuis 57 années, trois enfants, quatre petits-enfants et deux arrière-petits-enfants), des emplois intéressants et par la suite, mon établissement comme commerçant et, enfin mes excellentes relations professionnelles et amicales avec de nombreux Egyptiens.

Lorsque nous sommes arrivés ici, mes enfants avaient respectivement 12, 8 et presque 3 ans. Je leur parlais très souvent de l'Egypte et je leur contais des histoires, des souvenirs, des anecdotes. Il y a une trentaine d'années, ils m'ont pressé d'écrire ces merveilleux souvenirs et c'est ce que j'ai fait. A cela s'est ajouté un recueil de proverbes et je suis en train d'essayer d'en faire un autre concernant les recettes culinaires judéo-égyptiennes en voie de disparition."

*A propos de nos compatriotes et coreligionnaires, il nous demande de les **impliquer** en leur ouvrant les yeux sur leur responsabilité (vis à vis de leurs descendants qui chercheront un jour leurs racines), pour la préservation de notre patrimoine commun et les souvenirs qui s'y rattachent.*

QUEL RAPPORT Y-A-T-IL ENTRE LE YIDDISH DE RACHEL G. ET L'HISTOIRE D'UN JUIF D'EGYPTE ?

Rachel G. est juive française d'origine ashkénaze. Ses parents sont nés dans l'Est de l'Europe: sa mère à Ouman petit *shtetl* ukrainien proche de Kiev, et son père à Kovno, en Lithuanie (patrie du Bund, mouvement ouvrier socialiste juif). Ils arrivèrent l'un et l'autre à Paris peu avant la première guerre mondiale. Le père, tailleur, s'installa vite à son compte et sa principale collaboratrice fut sa femme ("papa pique et maman coud ..."). Leurs trois filles naîtront entre 1921 et 1928. Elles iront à l'école publique, laïque et républicaine. Rachel écoutait ses parents parler en yiddish et le père chanter dans cette langue en tirant l'aiguille. L'accent du père était plus léger, celui de la mère plus grave, mais ils se comprenaient très bien ...

La tradition politique était à gauche, le père lisant "l'Oeuvre" ou "l'Huma" et la pratique religieuse plus que légère. Seule la mère allait à la *shule* prier pour l'âme des défunts, et le père - plutôt fâché avec la religion - se contentait de faire les repas traditionnels de Chabbat et des grandes fêtes, et de ne pas coudre le samedi en recevant uniquement ses clients.

Qu'en sera-t-il pour la petite Rachel, née en 1921 ?. Elle comprenait très bien le yiddish de ses parents mais ne répondait qu'en français. Aujourd'hui encore, le français est sa seule langue, si ce n'est ... que très souvent elle ne peut exprimer un sentiment ou une sensation qu'en ressortant des bribes de yiddish, avec des difficultés à trouver l'équivalent en français. Sa religion est encore plus lointaine que celle de ses parents, mais à Pâques, le bouillon aux *knedlers* est indétronable, et aux invitations de famille comment oublier le *pikel* et les cornichons à la russe. C'est le vote à gauche qui reste sa "religion". Quant à ses rapports "amoureux" avec la musique, si les chansons françaises de 1930 à 1960 sont très vivaces, il y a omniprésence et tendresse pour les chansons en yiddish de ses parents, qu'elle joue encore très souvent au piano, pour le bonheur de tout le monde.

Et le juif égyptien, que vient-il faire dans ce récit ? Bien sûr, son histoire est fort différente, mais il est aussi question de rapport avec la langue (ou les langues), la cuisine, la musique, la religion (ou l'irréligion) quelquefois avec les traditions politiques, l'attachement à des paysages, à une vision de la vie.

Écoutons l'histoire de J.C., juif né à Alexandrie dans les années 30 et d'ascendance syrienne (Alep). Un père arrivé en 1899, à l'âge de 6 mois. Une mère venue de Beyrouth en 1933. Il y eut dans cette ville d'Alep des générations successives monolingues: parlant uniquement l'arabe syrien (et pratiquant couramment, pour les hommes, l'hébreu synagogal). Puis à Beyrouth et à Alexandrie, entre 1915 et 1940, un envahissement très rapide de la langue française qui devint langue parlée et lue à l'école et à la maison. Mais des bastions d'arabe résistaient quand même bien, surtout chez les parents. Des échanges, généralement chargés d'émotions, s'exprimaient très souvent en arabe ou en judéo-syrien. Il en était de même, et surtout, pour une foule de qualificatifs tels que "*sorère*" pour quelqu'un de sec et de désagréable, "*cho-él*" pour une personne antipathique, lourde, "*sbe'i*" pour un impatient perpétuel (de *sab'a 7* en arabe, c'est-à-dire né au septième mois) etc. Aujourd'hui encore, dans son for intérieur, J.C. profère quelquefois les expressions de son enfance (à qui les dire sinon qu'à lui-même ?).

Le père de J.C. nettement à cheval entre deux cultures, ramenait quelquefois à la maison avec l'habituel "Progrès Egyptien" -en français- le journal "Al Ahram" -en arabe- que son fils déchiffrait très difficilement. Au bureau, il tapait une partie de son courrier sur une machine à écrire à clavier arabe (la merveille !) et bavardait souvent dans cette langue avec ses collègues.

Sur le plan musical, bien que la chanson française des années 1950 reste le principal souvenir de J.C. (avec des touches de chansons grecques, italiennes ou américaines, **son yiddish à lui (et encore bien plus celui de son père)** était les cantilations orientales des chants de la synagogue. Et la musique arabe, bien qu'apparemment en retrait, était toutefois présente. En 1954-55, J.C. offrit à ses parents des billets pour des concerts de musique populaire égyptienne, qu'ils acceptèrent avec joie.

J.C. est l'auteur de cet article, vous l'aurez sans doute deviné. Rachel G. est la mère de sa femme.

En fait, l'histoire de J.C. représente une fraction de ce que Jacques Hassoun appelait la "mosaïque égyptienne": juifs issus de vieilles familles de la province égyptienne, ceux venus des Balkans, de Turquie, d'Italie, des pays de l'Est, d'Alsace, du Maghreb, de Palestine. Chacun de nous aurait à évoquer tant d'histoires personnelles attachantes, de langues et de cultures mêlées, en même temps que toutes les strates récentes qui nous sont communes. Aujourd'hui ou demain, nos enfants ou petits enfants auront besoin de ces histoires pour mieux ressentir ce dont ils sont issus. Et les conter pourrait être un plaisir, comme il l'a été pour moi.

Joe Chalom

NOUS RECHERCHONS ...

Nous sommes à la recherche de l'auteur d'un roman écrit vers les années 1970. Il s'agit d'EGARD SID et de son roman "*Les derniers Juifs d'Egypte*", dont nous avons une copie qu'Ibram Gabbai nous avait procurée avant sa mort. Ce livre nous plonge dans l'atmosphère du quartier juif du Caire *Haret-El-Yahoud* pendant la période 1939 à 1948 .

Nous aimerions connaître Edgar Sid ou ses ayants droit, et rééditer son roman. Ce serait aussi une occasion de rendre hommage à Ibram Gabbai, un des fondateurs de notre association.

Emile Gabbay

DANS LA PRESSE.

Nous vous présentons quelques extraits d'un article paru dans "The Gazette" de Montréal (Canada), le 23 octobre 2000, et intitulé "Un acte de réconciliation: Juifs et Arabes travaillent ensemble sur le projet du cimetière du Caire" (Bassatine). Remarquez l'étonnement de l'auteur de l'article Donna Bryson devant la tolérance des Egyptiens.

...Le rabbin Schlomo Ziffer et l'ingénieur conseil Arich Klein, venus d'Israël, essaient de concilier la précision des chiffres sur le papier avec la dure réalité consistant à rassembler plusieurs centaines de pierres tombales sur un petit coin d'un cimetière juif, vieux d'un millier d'années.

...Construire une autoroute moderne à travers la dernière demeure d'innombrables juifs, demandait une entente au niveau international, une étude soigneuse et exigeante ainsi que de lourds travaux. A présent que cet effort atteignait sa phase finale, Klein utilisait un ordinateur portable pour déterminer les nouveaux emplacements des sépultures, tout en s'entretenant avec Ziffer en hébreu et avec le contremaître égyptien dans un mélange d'anglais et d'arabe.

Deux petites filles arrivèrent du quartier misérable voisin, pour vendre des galettes de pain égyptien qu'elles sortaient des paniers portés sur la tête.

...Aujourd'hui, ne demeurent en Egypte que quelques centaines de Juifs; mais l'existence de ce cimetière témoigne d'un passé juif plus important. Compte tenu des acteurs et du sujet traité, son sauvetage a été étonnamment facile.

"Nous avons obtenu une bonne coopération de la part des Egyptiens" dit Klein. "Nous leur avons proposé une solution et ils l'ont adoptée. L'exécution leur en revient" .

Ce qui prédomine, est que l'Egypte musulmane a un traité de paix avec Israël et que sa minorité juive est habituellement laissée tranquille. Dans un contexte anti-israélien et anti-juif, la question du cimetière était si délicate, que les autorités égyptiennes étaient prêtes à retarder de plusieurs années la construction de ce périphérique circulaire de 100 kms qui doit décongestionner la capitale égyptienne.

...La société Athra Kadisha de Ziffer, dont le siège est à New York s'emploie à préserver les sites juifs dans le monde.

..."Selon la loi hébraïque" explique Lazare Stern rabbin de la Athra Kadisha, "un cimetière est un lieu plus saint qu'une synagogue"... Les rabbins s'assurèrent du concours de Benjamin Gilman, représentant républicain de New York. L'influent président du House International Relations Committee, est intervenu auprès des autorités égyptiennes. L'ambassade des Etats-Unis surveilla de très près le projet.

..."Le gouvernement égyptien doit être félicité pour son engagement constant en vue de mener à bien ce projet difficile, avec la sensibilité nécessaire pour assurer que les sentiments religieux des juifs ainsi que leurs remarques soient respectés" a dit Mr Gilman dans une déclaration à l'Associated Press.

Carmen Weinstein, une des rares juives vivant encore en Egypte, est la protectrice bénévole de Bassatine. Pendant des années, elle a utilisé ses propres ressources pour indemniser les familles qui squattaient le cimetière, pour engager des gardiens et pour décourager les voisins d'utiliser Bassatine comme décharge d'ordures. Sur son site internet, Mme Weinstein proclame: "Préserver le cimetière, c'est maintenir la présence juive en Egypte".